

de Louis Veillot; et ce qu'il aime en lui, c'est précisément ce que détestaient les adversaires du précédent pontificat, le parti pris, loyalement affiché, qui caractérisait le croyant, la ferveur et l'importunité d'assaut qui distinguaient le batailleur (1).

Ayant soif d'unité, non seulement pour la société, mais pour leur propre pensée et pour leur propre vie, les observateurs de l'extérieur s'arrêtent avec un sincère respect devant l'aménagement harmonique de l'édifice catholique; ils saisissent le lien qui en rattache entre elles toutes les parties; ils sont séduits par cette synthèse dogmatique qui satisfait aux diverses aspirations de l'être et qui nous transporte vers l'idéal sans nous arracher au terrain sûr de la réalité; et c'est précisément, si nous osons dire, cette apparence de bloc, cette homogénéité provocante, impérieusement indissoluble, qui vaut au catholicisme actuel l'avidité et déférente attention des dissidents.

Poursuivant sa vision, admirablement logique, de l'architecture catholique, M. de Pressensé continue: « Manning trouva dans son ultramontanisme l'inspiration de son socialisme chrétien. Il fut l'apôtre de la réforme sociale dans la mesure où il fut ultramontain... De deux côtés opposés, deux écoles ou deux partis s'attachent à représenter le catholicisme ou le christianisme social comme une sorte de doctrine toute laïque et terrestre, dépouillée de tout élément surnaturel,

(1) JULES LEMAITRE. *Les Contemporains*, 6<sup>e</sup> série, Paris, Lecène.

uniquement vouée à la solution d'un problème, assurément douloureux, par la voie de l'activité humaine. Ceux qui ne veulent pas du christianisme social, parce qu'ils haïssent la religion du Christ, et ceux qui ne veulent pas du socialisme chrétien, parce qu'ils haïssent la seule pensée d'une réforme organique de la société, se rencontrent avec certains hommes d'un zèle plus avouable, mais d'une bonne volonté ignorante, pour ôter à ce grand mouvement son sens et sa portée. Ramener à terre la religion; effacer, ou du moins reléguer à l'arrière-plan tout le surnaturel chrétien; traiter le dogme comme une friperie démodée dont on ne se débarrasse pas complètement par une sorte de faiblesse pieuse pour le passé; faire de la solidarité humaine, l'alpha et l'oméga de la morale sans l'appuyer à la paternité de Dieu révélée par la fraternité du Christ; transformer l'Eglise en une immense société ouvrière, syndicat ou association de secours mutuels; vouloir accomplir le miracle de l'amour humain dans la sphère des intérêts, après avoir renié le miracle de l'amour divin sur la croix; en un mot, prétendre renouveler l'humanité, établir le règne de la justice et de la charité sur la terre sans le secours de ces grands faits qui contiennent tout le salut, — le salut de l'espèce comme celui de l'individu, — tel est le rêve incohérent et malsain d'esprits qui s'imaginent faire d'une pierre deux coups: déchristianiser l'Eglise et régénérer le monde avec cette Eglise déchristianisée. Tous ne formuleraient pas avec cette impitoyable précision

l'objet de leurs vœux secrets ou de leurs aspirations inconscientes. Il est des âmes encore à moitié religieuses, mais atteintes par la contagion mortelle du rationalisme moderne et pour lesquelles tout ce qui diminuera la part du dogmatisme et augmentera celle de l'activité pratique dans l'Eglise, la rapproche de sa vocation et la rend plus conforme au dessein de son maître. C'est souvent la noble erreur des cœurs ardents et généreux touchés jusqu'au fond des souffrances et des injustices de notre société, indignés de l'indifférence, j'ai presque dit de la complicité passive de l'Eglise, qui aspirent à la voir remplir sa mission sacrée et qui perdent de vue que, sans ces dogmes dont ils lui reprochent l'égoïste méditation, elle n'aurait ni mandat, ni force, ni moyens d'action, ni mobiles. A notre époque, où il est si malaisé de maintenir sans défaillance le témoignage en l'honneur du surnaturel chrétien et de Jésus-Christ, miracle des miracles, rien n'est dangereux comme la coalition d'un rationalisme fort pratique et d'une charité imprudente. Aussi ne saurait-on professer assez de reconnaissance pour les champions inflexibles des principes, qui, tout en prêchant les principes et avec une incomparable ardeur la croisade sociale de l'Eglise, ont eu soin de la rattacher étroitement à la profession du christianisme objectif, dogmatique, orthodoxe. Ils n'ont pas seulement lavé l'Eglise d'un reproche : ils ont offert au monde le seul instrument efficace de salut. Quelle valeur particulière s'imagine-t-on donc que pourrait avoir l'action toute naturelle.

toute humaine et terrestre, d'une grande corporation ? Sans un mandat divin, sans le secours de son maître, sans l'Évangile pour réveiller les consciences, sans les sacrements pour nourrir les âmes, que serait, que ferait, que pourrait même espérer l'Eglise en matière sociale ? Le christianisme social sera chrétien au plein sens du mot, ou il ne sera pas. C'est ce que Manning a exposé avec une force et une clarté incomparables, non seulement dans tout ce qu'il a dit et écrit sur le catholicisme social, dans les dernières années de sa vie, mais par sa carrière tout entière. *Il crut devoir se faire catholique, parce qu'il ne crut pas pouvoir autrement demeurer chrétien : il fut un catholique d'autorité et de centralisation, en vertu du même besoin ; enfin, il fut l'initiateur du christianisme ou du catholicisme social à cause de sa fidélité même au catholicisme doctrinal.* Toute cette évolution se tient et se complète. C'est l'un des plus grands honneurs de la mémoire de Manning d'avoir été le premier représentant — au moins dans son pays — de la doctrine bienfaisante que les Encycliques sociales de Léon XIII ont, depuis lors, sanctionnée et exposée, et qui a le double objet de rappeler l'Eglise à l'accomplissement d'une partie essentielle de sa vocation divine et d'offrir à notre société malade le remède du christianisme surnaturel (1). »

Que le christianisme social est une résultante,

(1) Sur l'activité sociale du cardinal, il faut lire l'intéressant volume de M. l'abbé LEMIRE : *Le cardinal Manning* (Paris, Le Coffre).

et non point une excroissance du dogme plein, et qu'en annonçant cet évangile soi-disant nouveau, on ne se propose point de faire à la vieille foi une toilette qui soit de mode, mais de ressusciter, conformément aux besoins du temps, toutes les énergies salutaires que cette vieille foi renfermait : c'est une idée qui nous est trop chère (1) pour que nous ne nous soyons point empressé de la saisir et de la noter sous la plume de M. Francis de Pressensé.

Au cours du demi-siècle qui va finir, deux courants se sont dessinés à travers le catholicisme : le courant « infaillibiliste » et le courant « social. » A la façon de ces lignes d'eau qui protègent les places fortes, le courant infaillibiliste a, si l'on ose dire, étreint l'Eglise, il en a resserré la cohésion. A la façon d'un fleuve au large parcours, qui aurait l'univers entier pour vallée, le courant social a commencé de charrier en tous lieux l'influence de l'Eglise ; il en facilite la diffusion, il en suscite le rayonnement. L'Eglise apparaît une, grâce au premier courant ; universelle, grâce au second. Or, l'un et l'autre, lorsqu'ils commencèrent de s'épancher, rencontrèrent des obstacles au sein de l'Eglise elle-même ; le second, surtout, en rencontrera longtemps encore. Lorsque saint Paul écrivait : « Il faut qu'il y ait des hérésies », voulait-il donc dire, le prophétique apôtre, qu'une époque viendrait pour l'Eglise romaine où cer-

(1) Voir *Le pape, les catholiques et la question sociale*, p. 31-38 (Paris, Perrin), et *Le Vatican, les papes et la civilisation*, p. 97-106 et 218-226 (Paris, Didot).

tains hommes du dehors saisiraient mieux, dans toute son ampleur, le catholicisme intégral que ne le feraient certains hommes du dedans ?

M. Francis de Pressensé fait un honneur à Manning d'avoir senti que ces deux courants ne devaient avoir qu'un même lit, d'avoir nettement conçu l'étroite solidarité des deux parties de ce programme : « la Papauté maîtresse de l'Eglise, l'Eglise servante de l'humanité. — C'est grâce au grand œuvre du pontificat de Pie IX, ajoute l'écrivain protestant, que le pontificat de Léon XIII prépare l'accomplissement de l'idéal trop tôt conçu et surtout poursuivi avec une trop impérieuse arrogance par Lamennais et les rédacteurs de *l'Avenir*. » Signaler une certaine cohésion, presque un rapport de filiation, entre l'action sociale de Léon XIII et « le grand œuvre de Pie IX », ce n'est donc point, d'après M. de Pressensé, commettre un élégant jeu d'esprit ou condescendre à une apologétique de commande.

Il serait possible même, remontant jusqu'à Grégoire XVI, d'établir que, si Lamennais fut condamné, ce n'est pas tant pour avoir conçu trop prématurément son prestigieux idéal que pour l'avoir conçu trop hâtivement, avec trop de suffisance personnelle et d'insuffisance théologique. En relisant, dans l'instructif volume de P. Lecanuet sur Montalembert (1), les citations de *l'Avenir* sur la « question des pauvres », et ce projet de rencontre qu'ébauchait Lamennais,

(1) Paris, Poussielgue.

dans les ateliers, sur les places publiques, entre le christianisme et la philanthropie athée, on ne se peut défendre de quelque frémissement; entre ces idées de *l'Avenir* et les doctrines de l'Encyclique *Rerum Novarum*, interprétées loyalement par la démocratie chrétienne, les analogies abondent. Analogies, disons-nous, mais non point identité. La forme correctement théologique, dont certaines conceptions sociales sont revêtues en 1896, leur manquait en 1830. — Question de mots? alors, nous objectera-t-on. — Mais les questions de mots, en théologie, enveloppent et présupposent des questions de fond. En prenant sous le pontificat de Léon XIII un vêtement théologique, la sociologie catholique a fait autre chose qu'un changement de toilette. Car le vêtement théologique, il faut bien enfin qu'on le sache, n'est point un affublement arbitraire. Pareil à ces tuniques helléniques qui discrètement dévoilaient les lignes du corps en même temps que pudiquement elles les voilaient, le vêtement théologique précise les contours de la pensée, et il en révèle les dessous. Il en fait voir, aussi, les points d'attache. Car en matière religieuse, une idée n'est pas un tout isolé, se suffisant à lui-même et vivant de lui-même; elle n'acquiert une valeur, une vigueur, une assiette, que si elle prend conscience de sa place et de son rôle dans l'harmonique engrenage des vérités dogmatiques; et c'est en lui donnant une forme théologique qu'on la situe dans le champ de la théologie. Voilà l'heureuse fortune qui, sous le pontificat de Léon XIII,

advint au christianisme social. Il a retrouvé ses pères, qui sont les docteurs du moyen-âge; dans la théologie dogmatique et morale, il a découvert et établi son droit de cité. Comme un éclair encore timide en son fracas, les idées sociales chrétiennes sillonnaient le journal de Lamennais; elles venaient on ne savait d'où, — de l'Évangile, sans doute; mais dans la tradition, elles ne se targuaient d'aucun appui. Elles ont fait la preuve, à notre époque, qu'elles sont le christianisme traditionnel: fortes de la paternité thomiste, dûment rapatriées, correctement formulées, sûres d'elles-mêmes, enfin, elles aspirent aujourd'hui à la maîtrise de toutes les âmes chrétiennes.

En juillet 1891, Henri-Edouard Manning, cet orthodoxe par excellence, ce catholique abrupt, terminait en ces termes son commentaire de l'Encyclique sur la condition des ouvriers: «Voilà un siècle que le pouvoir civil, dans presque tous les Etats chrétiens, s'est séparé de l'Eglise: il a revendiqué ce droit, il s'en est enorgueilli. Il a érigé l'Etat en société purement laïque et séculière, et il a repoussé l'Eglise au loin. Et maintenant, tout d'un coup, il s'est aperçu que des millions d'hommes sympathisent avec l'Eglise, qui compatit à la multitude plutôt qu'à l'Etat ou à la ploutocratie, à ces deux lourdes puissances qui ont pesé si durement sur eux » (1). Combien

(1) Cardinal MANNING, *La Question ouvrière et sociale*, trad. BOYER d'AGEN, p. 108 (Paris, Tolra.)

il se fût réjoui, le grand et malheureux Lamennais, s'il eût su qu'après quelques lustres, de telles lignes seraient signées d'un cardinal ! Mais entre le mouvement d'initiatives sociales dont *l'Avenir* fut le centre et le mouvement d'études sociologiques qui prépara, sous le pontificat actuel, l'Encyclique *Rerum Novarum*, il y a toute la différence qui distingue une exaltation de ferveur évangélique et une élaboration doctrinale ; et si par hasard certains catholiques ne comprenaient point cette différence, ils devraient recourir à M. Francis de Pressensé ; ayant le sens du catholicisme, il saurait, lui, la leur faire resplendir.

## III

ALTRUISME, SOLIDARITÉ, FRATERNITÉ :  
M. YVES GUYOT ET M. LÉON BOURGEOIS

Sous le patronage de deux hommes politiques, anciens ministres l'un et l'autre, deux nouveaux systèmes de morale nous viennent présenter leurs titres : l'un s'appelle la morale de la concurrence, et l'autre, la morale de la solidarité (1). Entre ces deux conceptions, qui se disputent le suffrage de nos âmes et la régence de vos vies, il y a tout au moins un trait commun : c'est un égal dédain pour la vieille éthique. M. Léon Bourgeois prétend tenir compte « du double mouvement des esprits et des consciences qui forme la trame profonde des événements de notre siècle ; qui, d'une part, tend à libérer les esprits des systèmes *a priori*, des croyances acceptées sans examen, et à substituer, aux combinaisons mentales imposées par la tradition et l'autorité, des combinaisons dues à la libre recherche et soumises à

(1) YVES GUYOT. *La Morale de la concurrence*. — YVES GUYOT, *L'Économie de l'effort*. — LÉON BOURGEOIS, *Solidarité*. — Tous ces volumes sont publiés par la librairie Armand Colin. Le premier et le troisième ont paru préalablement, en tout ou en partie, dans la *Nouvelle Revue* ; le second est le recueil des leçons professées par M. Yves Guyot au collège libre des Sciences sociales.